

Pèlerinage

Francine Campeau

Number 54-55, Fall 1992

Le dimanche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15064ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Campeau, F. (1992). Pèlerinage. *Moebius*, (54-55), 150–163.

PÈLERINAGE

Francine Campeau

Maman est morte voilà bientôt six mois. Je me décide enfin à retourner à la maison familiale de Saint-Georges. Quand je repense à ce lieu qui a traversé mon enfance, des frissons me parcourent le dos. Cinq ans ont passé depuis la dernière fois que j'ai suivi ce chemin. Je devais alors convaincre maman de quitter la maison et de s'installer dans un centre d'accueil pour personnes âgées. La maladie d'Alzheimer menaçait son autonomie et ravageait sa mémoire, creusant le fossé entre nous encore plus profondément que ne l'avaient fait nos univers différents.

Les enfants ont tenu à m'accompagner cette fin de semaine. Tant mieux. Étrange comme ces petits êtres me sécurisent. Nous arrivons par les terres, contournant le village : la maison doit être le premier lieu à redécouvrir dans ce pèlerinage. Dans un rang éloigné, entre deux petits villages qui ne savaient jamais lequel était sous la juridiction de l'autre, la maison de bois inondée de ténèbres est adossée à une haute montagne noire. Derrière la maison, un chemin de ferme grimpe en lacets vers un lieu déboisé, abritant un château plein de mystères.

Quand j'ai revu ce château, il y a cinq ans, j'ai constaté qu'il n'était qu'une grande maison luxueuse, inhabitée de-

puis quelques décennies. À vol d'oiseau, on remarquerait, dans la forêt de conifères, une percée aux formes étranges juste assez grande pour loger une maison de treize chambres à coucher. L'extérieur s'est bel et bien donné l'allure d'un château avec une tourelle de chaque côté et deux lourdes portes. Du temps de ma grand-mère Bérengère, il était défendu d'y aller. Quand je savais ma mère occupée à préparer quelque décoction vivifiante et ma grand-mère absorbée dans ses prières, je m'en approchais, la curiosité vainquant la peur. Je me cachais derrière un arbre et je restais des heures, le cœur serré, à imaginer une vie à l'intérieur des murs.

La voiture se range dans ce qui fut l'entrée maintenant couverte d'herbes et d'arbustes. Les enfants sautillent. Il est bon de se délier les jambes après deux heures de route. Samuel, le plus jeune, découvre les roches brillantes et précieuses qui pullulent sur la route. Rodolphe s'approche lentement d'une marmotte que notre arrivée a surprise. Blanche, déjà presque femme, respire l'air frais.

Je ne me presse pas. Je contourne la maison, hume l'air à mon tour, puis me décide à glisser la clé dans la serrure rouillée. La porte grince, réfractaire à notre intrusion. Une odeur de moisissure nous repousse. J'hésite à m'introduire dans ce lieu sombre et suffocant. Les enfants excités me bousculent. J'ouvre toutes grandes les fenêtres. Changer l'air pour purifier les souvenirs. Les enfants, eux, courent partout, fouinant dans tous les coins avec des exclamations amusées. Au deuxième étage, ils découvrent la chambre dans laquelle mon père, espérant une grosse famille, avait fixé au mur des lits superposés. Combien de fois, petite, isolée dans ce qui me semblait un grand dortoir, combien de fois ai-je imaginé ces frères et sœurs conçus en rêve par mon père.

— Je veux dormir dans le lit où tu couchais quand tu étais petite, m'annonce Samuel de son air langoureux.

Ils s'installent. Ils prennent possession des lieux comme de petits chiens qui pissent partout. Ils s'approprient chacun un tiroir et vident leur sac à dos. Le câlinours de Samuel trône déjà sur un oreiller. Blanche a sorti son livre. Rodolphe a déroulé son sac de couchage. Des cloisons sont

imaginées sur la commode pour accorder à chacun un territoire. Samuel compte les cintres et tente, par un savant calcul, d'établir à combien chacun a droit. Je ressens la même excitation et le même plaisir quand je découvre un nouveau lieu, comme si quelque chose d'extraordinaire allait se produire et changer le cours de la vie.

Je me déplace lentement, sans violenter le passé, détruisant les toiles d'araignées, arrachant les housses des rares meubles. Je revois ma mère, silencieuse devant la montagne de linge à repasser qu'elle livrera le lendemain. Ma grand-mère se berce près du poêle à bois où mijote une soupe nourrissante mais peu appétissante, comme si ce qui est bon pour la santé devait être mauvais pour les sens.

Ma grand-mère avait une notion malade de la pénitence. Elle croyait que le démon et le mal venaient avec l'aisance et le luxe. Ici bas, tout devait être une sanction pour gagner le ciel. Et elle est là, maintenant encore; elle tricote un chandail aux tons de beige que je devrai porter pour me rendre à l'école. Je déteste ce chandail. Ma mère ne dit rien, ne disait jamais rien. C'était Bérengère qui décidait, Bérengère qui faisait la loi. J'ai toujours connu ma mère les épaules courbées, les joues creuses. A-t-elle eu du plaisir à me concevoir, à m'écouter babiller, à stimuler mes premiers pas? Est-ce la mort de mon père qui lui a volé sa bonne humeur? J'étais si petite quand il est parti. Cinq ou six ans. Violette, ma mère, n'a jamais pu préciser. Le temps défilait au ralenti dans cette maison et le certificat de décès a disparu depuis longtemps. Bérengère affirmait que Satan l'avait brûlé. Les dates ne m'intéressent pas.

J'actionne la pompe qui fait monter l'eau du puits. Elle aussi se lamente. Le passé geint. L'eau jaunâtre qui s'écoule du bec me relance les odeurs de rouille d'autrefois. Je rejoins les enfants par l'escalier branlant. Près du mur, la paillasse austère de Bérengère. Aucun des enfants ne s'est attardé dans ce coin, comme s'il en émanait une vapeur nocive. Ils ont choisi la chambre des espoirs de mon père; il me reste la chambre de Violette. Un matelas double, marqué de ressorts qui pointent, une vieille commode dont les tiroirs n'ouvrent plus, une petite fenêtre découvrant le chemin sinueux qui escalade la montagne.

L'après-midi est encore jeune, la maison rapidement dépoussiérée et aérée, la voiture vidée de ses bagages. Je me rends alors au village chercher les victuailles. Le cœur du village n'est plus le même. En bas de la longue côte, la route a été déviée pour permettre au clos à bois de s'étendre. Le village s'est modernisé. Le magasin général est devenu un supermarché Métro. Sans couleur ni distinction. Les enfants gesticulent, parlent fort. Samuel s'obstine à vouloir de la gomme. Rodolphe fait tomber une boîte de conserve en tournant comme un coureur dans la deuxième allée. Blanche les engueule du haut de son droit d'aînesse. Je les voudrais silencieux et invisibles, que personne ne remarque ma présence. À la caisse, je reconnais une fille de ma classe, le regard vicieux, méchant et bête. Facile à identifier : c'était la famille des gros, des immenses tas de chairs molles. La même. Vieillie. Mal vieillie, c'est tout. Me reconnaît-elle? Nous agissons comme si nous étions deux étrangères, respectant ainsi le désir de l'autre de n'être pas trahie.

L'autre magasin, en face du Métro, s'est donné la fonction moderne de dépanneur. C'est là que ma mère et ma grand-mère flânaient innocemment après la messe du dimanche, recueillant les ragots qui alimenteraient leurs rares échanges au cours de la semaine. J'y achète un journal que je ne lirai pas. L'homme au cigare qui m'offrait un suçon de temps à autre, dans l'espoir secret d'amadouer ma mère veuve, l'homme au cigare est toujours là. Il est assis dans un coin et surveille un grand garçon boutonneux, assurément de sa descendance. La Caisse populaire n'est plus intégrée à l'école. Elle a maintenant sa propre bâtisse qu'on a voulue moderne et qui jure dans cette rue de style western. Le bureau de poste a suivi l'idée. Le drapeau du Canada flotte très haut et concurrence le clocher. L'église a perdu son cachet en faisant peau neuve. Si le village se donne de nouveaux airs, le chemin du retour me présente un tableau identique à celui de ma jeunesse. La route cahoteuse n'a pas été asphaltée. Lieu intouché, intouchable. Les vieilles histoires circulent-elles encore dans la communauté, que personne n'ose s'aventurer près de la montagne du Diable? La route ne se laisse que deviner sous les herbes qui grandis-

sent. Je suis prise par l'atmosphère qui règne sur ce coin de pays et j'ai peur de la nuit qui vient.

Le poêle à bois est réticent à s'allumer et crache une épaisse fumée. Les enfants fuient en toussant. Bérengère dirait que c'est un signe que les démons rôdent et que l'enfer nous guette. Je m'entends prévenir les enfants de ne pas trop s'éloigner et j'ai du mal à retenir les mots que Bérengère me criait pour m'effrayer. Je la sens ici, dans cette pièce; je vois son œil noir qui m'espionne. «Rétive comme son père!» Ses cheveux en broussaille qu'elle n'attachait que le dimanche. «Elle finira comme lui; le démon l'emportera.» Violette ne répondait rien. Parfois, rarement, elle posait une main sur mon épaule et je savourais en silence la légère pression réconfortante.

Violette avait épousé Gaston — un jeune homme d'un autre village — contre le gré de Bérengère. Les deux femmes habitaient une mansarde derrière la gare. Violette, à vingt-neuf ans, voulait un mari. Gaston avait été le seul à oser s'approcher de ce couple mystérieux. Le seul à accepter d'épouser la mère et la fille. Il rêvait d'un foyer chaleureux et de nombreux enfants. Peu lui importaient les ragots du village au sujet de la vieille. Il connaissait la valeur des mauvaises langues et si tous la traitaient de sorcière devant le curé, personne ne se gênait pour la consulter. Bérengère jouissait d'une bonne réputation dans tout le canton pour sa grande connaissance des plantes médicinales. Elle accumulait les étoffes douces et les bagatelles que lui donnaient, en guise de paiement, ceux qu'elle avait guéris. Un grand coffre au grenier accumulait les objets hétéroclites dont elle ne se servirait jamais.

Quand Gaston a formulé sa demande en mariage à Violette et à Bérengère, il a promis qu'il achèterait un terrain et bâtirait une grande maison. Il avait plus de bonne volonté que de moyens. Il acheta une maison vendue le prix des taxes impayées et s'en vint, le cœur joyeux, annoncer la nouvelle aux deux femmes. Bérengère, une filet d'inquiétude dans la voix, questionna Gaston. Où était située cette maison? Au pied d'une grosse montagne, au fond du rang deux. Bérengère chancela, tomba assise en se signant. Vio-

lette ne dit rien, se souvenant des promesses signées à l'église lors du mariage. Mais son regard suppliant se posa lourdement sur Gaston qui ne comprit pas.

— C'est une belle occasion, Madame Bérengère, dit-il, cherchant à la persuader. La maison est solide et elle n'est pas chère. Je l'agrandirai au besoin.

— Mon garçon, reprit Bérengère, tu n'es pas d'ici et je te pardonne ton ignorance. Écoute bien l'histoire de cette maison; tu changeras d'avis. Tu as visité les lieux?

— Bien sûr, répartit vivement Gaston.

— Cette maison n'est pas seule. Par-dessus elle, à flanc de montagne, tu as dû voir une autre bâtisse beaucoup plus grosse qui la domine.

— Bien sûr, répéta Gaston. Mais nous nous contenterons de celle qui est en bas; elle est plus sobre et plus à notre mesure.

— Ces lieux sont hantés, Gaston. Il y rôde des esprits diaboliques. Personne ici ne s'en approche.

— Les esprits, ça n'existe pas, fit Gaston en rigolant un peu. Ce ne sont que des légendes pour faire peur!

— Tu te crois intelligent parce que tu viens d'ailleurs. Oserais-tu nier des faits qui se sont passés ici? J'étais petite quand des étrangers, venus des États, ont bâti le château. Ils ont ajouté la maison en bas — celle que tu veux acheter —, pour les domestiques. Ils sont venus nombreux le premier été. Des curieux du village les espionnaient en cueillant des framboises. Ils ont vu des gens aux mœurs légères, toujours court-vêtus et parfois nus. On entendait la musique et les rires jusque tard dans la nuit. Ils buvaient et vouaient leur âme au diable. Ils ont été punis un soir par la foudre du ciel. Ils ont tous péri dans le feu. Ce fut leur premier et leur dernier été ici. La partie arrière de la bâtisse est demeurée intacte : noire et fumante. Le diable est tenace. Il a laissé errer les spectres de ces gens immoraux dans les bois. Si quelqu'un s'aventure dans cette région, il est marqué par le démon et meurt après plusieurs jours de délire et de souffrances. Nulle herbe n'y fait. Est-ce ce que tu nous souhaites?

Gaston demeura interdit quelques secondes. Il chercha appui dans le regard de Violette qui tenait la tête baissée.

Son gros bon sens le poussa à s'avancer dans l'affirmation de ses positions.

— Mais j'ai déjà acheté la maison! Et comment pouvait-on entendre les bruits du château à si grande distance du village? Et puis, qui a été marqué par le démon?

— Tu doutes! Ignorant! siffla Bérengère. Tu seras puni toi aussi.

Elle leva le doigt sur Gaston comme pour jeter un mauvais sort. Un vent froid glissa sur l'échine de Gaston.

— Apprends, jeune prétentieux, que ma vieille cousine, à présent décédée, a connu une fillette du rang huit qui s'est hasardée dans ces voisinages et n'en est revenue que tard le soir, une tache rouge sur le bras droit. Elle rampait et ne pouvait plus parler. La tache a grandi les jours suivants en même temps que la fièvre. L'imprudente est morte.

— Ce n'est jamais qu'une histoire qui ne prouve rien, insista Gaston.

— Je ne t'en raconterai pas plus parce que tu es trop bête et trop têtue. Nous n'irons pas vivre dans cette maison.

— Mais elle est déjà payée, s'affola Gaston.

Se tournant vers Violette, il lui demanda en adoucissant le ton de sa voix :

— Tu me suivras, toi, Violette?

Après une courte hésitation, à peine perceptible, défiant sa mère pour la première fois de sa vie, Violette répondit :

— Oui, j'irai.

Bérengère avait suivi le couple. La terreur de finir ses jours seule dans la cabane du village était plus intense que celle de la montagne du Diable. Les mois qui passaient aiguisaient le caractère de la rombière. Elle ne pardonnerait jamais à Gaston, non plus qu'à sa fille, de l'avoir défiée. Elle s'appliquait à critiquer toutes les actions de Gaston. L'aménagement des pièces ne la satisfaisait pas. Le choix de l'emplacement du champ de patates était mauvais. Les gentilles et les attentions qu'il portait à Violette étaient déplacées. Violette rassurait Gaston qui se plaignait le soir dans leur chambre : les vieilles personnes sont parfois difficiles et sa mère ne vivrait pas toujours...

Le ventre de Violette s'est arrondi à la fin d'un été pluvieux.

— Ce sera une fille, annonça Bérengère. Une enfant née au seuil de la montagne du Diable ne peut que porter le mal en elle.

Gaston et Violette étaient heureux de cette première grossesse. Gaston cueillait des bouquets de fleurs sauvages pour la future mère et Bérengère disait qu'il perdait son temps à batifoler alors qu'il eût mieux fait de chercher rapidement un autre endroit pour vivre.

Violette, de santé fragile, passait une partie de la journée couchée. Désormais, Bérengère s'occuperait des repas, laissant Gaston, qui ne s'en plaignait pas, se débrouiller tout seul avec le reste. Depuis belle lurette, Violette n'adressait plus la parole à sa mère. La jeune femme se disait que si quelqu'un était le diable dans cette maison, c'était bien Bérengère. Cette dernière prenait soin de sa fille en silence. Elle ramassait des racines qu'elle mâchait de ses gencives cornues avant de les infuser et donnait le liquide brûlant à boire à Violette. Avec des feuilles, elle préparait une pâte verdâtre qui sentait la vomissure et elle l'étendait sur la peau tendue du ventre rond. Gaston avait du mal à s'approcher de son épouse tant l'odeur était forte. Il préparait la chambre qui recevrait l'enfant, les enfants à venir.

Une nuit, Gaston réveilla Bérengère : le bébé poussait pour sortir. Bérengère lui ordonna de préparer beaucoup d'eau chaude et des linges propres. Gaston vécut les douleurs de son aimée à travers la porte close.

— Elle s'appellera Danielle, annonça Violette, deux jours après la naissance de la petite.

— Danielle..., répartit Bérengère, c'est un nom d'homme déguisé. Ma foi, vous faites tout pour tenter le diable!

Bérengère n'a jamais pris la petite dans ses bras, comme si elle craignait de se noircir les mains. La petite Danielle ne s'en souciait guère. Elle se développait comme une enfant normale et suivait son père partout. À l'âge de trois ans, Danielle apprit qu'elle aurait un petit frère. Mais Violette perdit l'enfant après quatre mois de grossesse. La grand-mère proféra :

— Il ne vous sera plus jamais donné d'enfanter.

Gaston était un homme propre. Voir les eaux usées aboutir dans l'étang tout près de la maison l'horrifiait. Il songeait au plaisir de Danielle de s'y baigner en grandissant. Un matin, il décida de creuser un puisard. Pendant des semaines, il consacra quelques heures par jour à creuser dans la terre de roche le trou qui recevrait les excréments de la maisonnée. Poussant sa brouette en suant, il allait et venait, ajoutant à la fosse une couple de pieds par jour. Remplissant de plus en plus les brouettées pour en finir au plus vite, Gaston ne désespérait pas. En tournant le coin de la maison pour vider le contenu, il voyait Bérengère à la fenêtre qui l'observait de son œil méchant. Comme il haïssait cette vilaine créature ! Violette ressemblait physiquement à sa mère ; mais il n'émanait pas d'elle la même méchanceté. Nul ne savait qui était le père de Violette. Bérengère répétait à qui voulait l'entendre qu'elle s'était engrossée elle-même avec des infusions mystérieuses. Plusieurs épouses de la région l'avaient consultée. Bérengère brandissait avec fierté ses réussites. Gaston en doutait. Il refusait de croire quoi que ce soit qui sortait de la bouche de la vieille birbe.

Gaston arrivait au terme de son labeur. Ses muscles contractés lui donnaient l'allure d'un haltérophile. Émergeant de la fosse en poussant une brouette débordante de roches de toutes les tailles, il revit une fois encore le visage haineux de Bérengère à la fenêtre. Il songea à condamner cette fenêtre définitivement. Absorbé dans ses pensées et négligeant d'observer où il posait le pied, il trébucha sur un caillou et retomba au fond du puisard, la brouette derrière lui. Une roche le heurta violemment à la nuque. Il perdit connaissance. Bérengère vit Gaston disparaître. Elle attendit quelques minutes, s'assurant qu'il ne refaisait pas surface, et se retourna vers sa fille :

— Je crois que Gaston est en difficulté.

Gaston resta de nombreuses heures au fond de la trouée. Il fallait quérir de l'aide pour l'en sortir et Violette réalisa pour la première fois combien le premier voisin était loin. Gaston ne présentait aucune blessure extérieure. Il demeurait toutefois inconscient. Le soir venu, la fièvre s'empara

de lui et Violette le veilla, ne sachant trop que faire pour le ranimer, du moins le soulager.

Béregère effectua une visite dans les sous-bois en bougonnant. Elle sélectionna quelques plantes, les couchant au fond d'un large panier. De retour à la maison, elle apprêta sa récolte et fit avaler une infusion au malade. Elle étala une boue épaisse et noirâtre sur son front, ses mains et ses pieds. Elle marmonna quelques prières inaudibles auprès du lit puis sortit en disant :

— Je ne peux pas faire plus. Gaston a défié les spectres des immoraux en venant s'installer ici. Il est puni. Même les plantes se soumettent à la volonté du diable.

Après les incantations, Gaston s'agita, secoué de convulsions. La fièvre redoubla et il sombra dans un troublant coma. Trois jours plus tard, il rendit l'âme dans un grand cri rauque. L'égout poursuivit son chemin vers l'étang vaseux, multipliant les moustiques et entretenant des odeurs douteuses. Violette refusa de déménager.

Je me souviens des derniers jours passés au chevet de mon père. Je passais des heures assise sur le bord de son lit. Je tenais sa longue main moite dans la mienne, si petite. Au début de son agonie, il ouvrait les yeux et je croyais que son regard me parlait. J'étais certaine qu'il me conseillait de fuir. Le soir, Béregère me tirait de force jusqu'à mon lit.

— On ne devrait pas laisser la petite si longtemps avec son père, disait Béregère à Violette. S'il est habité par les esprits malfaisants, c'est dangereux pour nous tous.

Je haïssais de toutes mes forces d'enfant cette vieille baderne au regard glacé comme l'hiver. Je la soupçonnais d'avoir jeté un sort à mon père. Aujourd'hui, je me demande si les plantes cueillies par elle n'étaient pas pur poison. Sa vue déclinante peut avoir confondu une plante avec une autre; ou peut-être a-t-elle consciemment choisi celles qui l'emporteraient définitivement.

Mon enfance, après le départ de mon père, a été très solitaire. Ma mère n'avait guère le temps de me cajoler et Béregère, surprenant les furtives marques d'amour, affirmait qu'elles ramollissaient mon caractère. J'ai commencé à fréquenter l'école du village à l'âge de sept ans. J'éprou-

vais un grand plaisir à découvrir, dans mes livres d'école, un monde nouveau qui me sortait de l'atmosphère lourde de la maison. Je m'y concentrais avec délectation, oubliant que bientôt la cloche sonnerait, annonçant la récréation. Moment de torture : les jeunes du village reproduisaient les attitudes de leurs parents. On m'interpellait en me nommant «la fille du diable» ou «la sorcière». On me jouait de vilains tours, comme celui de remplacer, à mon insu, ma collation par de l'herbe et de la boue et d'accuser les démons d'avoir transformé mon goûter. Le soir, je refaisais très lentement le chemin vers la maison afin de retarder mon retour. Bérengère trouvait toujours quelque chose à redire : si un garnement avait déchiré ma jupe, j'étais une bagarreuse. Si mes notes étaient bonnes, j'avais séduit la sœur qui nous enseignait.

Je passais les jours de congé dehors, évitant le plus possible le contact de ces deux femmes. Bérengère, en vieillissant, agrémentait de détails imaginaires ses anciennes légendes de la montagne du Diable et entretenait la peur en moi. Je me demande encore si Violette ajoutait foi à ces légendes... J'étais victime de cauchemars fréquents. Souvent le même. La montagne noire se dressait, écrasante. De son ventre gigantesque, émergeaient des fantômes vaporeux, comme des fumées bleutées, deux cavités noires à leur sommet. L'un d'eux se détachait du groupe. C'était mon père. Sa forme grandissait, grandissait, jusqu'à dominer la montagne elle-même. Plus il s'approchait de moi, plus je me sentais attirée vers lui. Je désirais de toutes mes forces être avec lui à jamais. J'étais épouvantée aussi à l'idée de devoir vivre avec tous ces spectres pour être avec lui. Je me réveillais trempée de sueur au moment où j'allais le toucher.

Je croissais dans la crainte. Mais en moi, plus fort que la peur, il y avait cette curiosité, inhérente à ma personnalité, qui me gardait des heures dans la montagne à espérer que mon père, devenu spectre, aux dires de Bérengère, revienne me parler et me prenne dans ses bras. Je l'appelais en pleurant; je lui racontais tout haut mes malheurs à l'école et à la maison. À la fin du primaire, je lui demandais de venir me chercher pour que je voyage avec lui dans le monde des esprits errants. Peut-être a-t-il entendu ma requête, puisqu'à

la fin de la septième année scolaire Violette m'a annoncé que je serais pensionnaire à la rentrée suivante. Dorénavant, Violette blanchirait et repasserait tout le linge du village pour payer mes études.

J'étais plus heureuse que je ne l'avais jamais été. Bien que méfiante et solitaire, j'apprenais à me sociabiliser de façon quasi normale. Peu à peu, j'ai inventé des prétextes pour retourner le moins possible à la maison. J'étais prête à astiquer le couvent dans ses moindres recoins afin de pouvoir y rester toujours. J'ai offert mes services à la cafétéria. On me nourrissait, me logeait, et on me payait six dollars par semaine. J'ai accumulé de l'argent et, à la fin du secondaire, j'ai annoncé à ma mère que je n'avais désormais plus besoin d'elle, que je ne retournerais jamais à la maison. J'entrerais à l'École normale où les sœurs m'avaient acceptée, grâce à mes bonnes notes et à ma conduite exemplaire. Moyennant des services rendus au nouveau couvent, je pourrais devenir professeur. C'est la seule fois où j'ai vu ma mère pleurer après la mort de mon père. Elle souffrait probablement de l'enfer qu'elle entrevoyait à vivre seule à jamais avec Bérengère. À la fin de l'École normale, j'ai reçu la seule lettre que Violette m'ait écrite de toute sa vie, m'annonçant la mort de Bérengère.

J'ai retrouvé maman vieillie, enlaidie, usée, ressemblant étrangement à sa mère. Vivre proche d'elle en avait fait une copie conforme. Elle était incapable d'exprimer quoi que ce soit d'intelligible. Le silence qui avait dû peser sur cette maison depuis mon départ avait brouillé ses esprits. Il a fallu me résigner à la placer dans une maison quelques années plus tard.

Je me suis étendue sur le lit, après avoir ramassé les restes du souper. J'attends les enfants qui sont allés explorer les sous-bois. Quelle heure peut-il bien être? La pénombre pénètre la pièce; l'heure avance. Où sont les enfants? Pourquoi ne reviennent-ils pas? Je m'inquiète. Je descends à la cuisine, scrute l'extérieur par les fenêtres. Je ne vois rien. La noirceur prend; je pars à leur recherche. Je m'enfonce dans le chemin; je crie, je hurle, j'ai peur. Et si Bérengère avait dit vrai? Je distingue trois silhouettes qui viennent vers

moi. Ce sont bien celles de Blanche, Rodolphe et Samuel. Je m'élance vers eux et je vois, oh horreur! une flamme mauve dans le regard de chacun. Je m'énerve et les enfants répondent d'une voix lente qu'ils se sont égarés, qu'ils sont fatigués et souhaitent dormir au plus vite.

À la lueur de la lampe à l'huile je découvre une tache rouge sur le bras gauche de chacun d'eux. Je questionne et les mêmes voix me répondent que ce n'est rien; ils insistent pour se coucher. Je tente de retenir Blanche qui se libère farouchement de mon emprise. En touchant leur front, je sens la fièvre qui s'empare d'eux. Que faire? Le médecin est loin, et comment bouger ces trois corps lourds comme le poids de mes souvenirs. Attendre le matin. J'entends les chouettes. Dehors la lune joue à la cachette avec un loup. Peut-être les âmes errantes se moquent-elles de mon incrédulité? Je m'agite dans un état semi-comateux. Je ne saurais dire si je dors ou si je veille. Bérengère apparaît dans l'embrasement de la porte, réelle, aussi vivante et présente que du temps de mon enfance. Ses yeux contiennent la même flamme mauve. Affolée, je lui crie :

— Va-t'en, vieille folle! Tu n'es pas vraie; tu es morte!
Elle ricane.

— Tu n'aurais pas dû me défier, petite sotte. Tu paieras du sacrifice de tes enfants.

Son rire tranche la nuit comme un sabre. Je m'élance vers elle. Je la frappe de toutes mes forces.

— Disparais, vieille maudite! Retourne en enfer, sinon j'appelle Gaston.

Et j'ai appelé : Gaston... Gaston... Gaston est arrivé dans sa forme de spectre, comme il m'apparaissait dans mes cauchemars. Bérengère s'est sauvée et Gaston est disparu après m'avoir rassurée :

— Nous ne laisserons aucune trace sur tes enfants; ils n'auront aucun souvenir de ce qui vient de se passer.

Il fait jour quand Samuel se glisse dans mon lit en me demandant de sa petite voix flûtée :

— À qui parlais-tu cette nuit, maman?

— À personne, lui dis-je, déroutée.

— Blanche t'a entendue parler.

— J'ai dû rêver...

Je fixe son regard : la flamme mauve a disparu. J'examine son bras : rien. Je me lève d'un bond et accours dans l'autre chambre : Blanche et Rodolphe ne portent aucun signe non plus. Les trois me dévisagent, étonnés de mon comportement. C'est alors que Blanche me dit d'une voix troublée :

— C'est étrange, maman, on ne se souvient même plus de ce qu'on a fait hier après le souper. T'en souviens-tu, toi?

J'hésite un peu; je cherche une formule rassurante qui n'amènera pas d'autres questions.

— Vous étiez très fatigués après votre balade dehors. Le grand air vous a assommés. La fatigue joue des tours parfois. Vous êtes tombés endormis sans même prendre la peine de vous déshabiller... Et si on allait déjeuner?

J'ai replié bagage. Oui, en ce dimanche matin, quelque chose a changé ici : l'odeur qui s'échappe de l'étang n'est plus la même. Le temps a purifié les eaux.